

Qui a peur des Soeurs musulmanes ?

AVEC LA CHUTE de Moubarak, les Frères musulmans sortent de la clandestinité, où une féroce répression les avait confinés. Parmi eux se trouvent... de nombreuses femmes.

Organisatrices de soupes populaires, de réunions politiques ou de cercles de bonnes manières. Les femmes de la confrérie des Frères musulmans inspirent crainte et respect. Nul ne connaît leur nombre exact. Mais elles constituent une force de l'ombre, hyperactive sur le terrain, social notamment, et sont appréciées. Pieuses mais aussi instruites, ces Soeurs musulmanes reflètent et nourrissent l'islamisation de la société égyptienne. Et prônent, tout en douceur et tolérance, un retour aux fondements de leur religion.

Beaucoup d'entre elles ont participé aux manifestations de la place Tahrir, au Caire, ou dans d'autres villes. Le renversement le 11 février du dictateur, le président Hosni Moubarak tout-puissant pendant trente ans, a permis leur sortie de la clandestinité. Les Frères ont déjà fondé leur nouveau parti, Liberté et Justice, en vue des législatives. Un scrutin repoussé à l'automne - pour donner davantage de temps aux concurrents politiques des islamistes, promis à un beau succès, pour s'organiser.

Mais qui sont ces Soeurs musulmanes ? Pourquoi leur engagement ? Que veulent-elles ? De quelle Égypte rêvent-elles désormais ? Reportage, dans leur sillage. ■ C.Gr, Ph.R.

LE PROCÈS DU « RAÏS »



Reprise ce lundi « Le pharaon dans le box ! » Le peuple égyptien n'en croyait pas ses yeux, le 3 août dernier : Hosni Moubarak, l'ex-raïs honni, comparait bel et bien en personne, allongé sur une civière derrière les barreaux, à l'ouverture de son procès pour corruption et « meurtres avec préméditation » des contestataires de son régime. Après cette première audience, le procès avait été suspendu. Il reprend ce lundi au Caire, avec celui de ses deux fils co-accusés, Alaa et Gamal. Le procès de l'ex-ministre de l'Intérieur, Habib el-Adly, et de six anciens responsables de ses services, reprend quant à lui dès ce dimanche. (P.H.R.)



IMAN et ses « œuvres », dans les bidonvilles. Ci-dessous, une autre Iman, présentatrice télé, revêt ses images : « Trop sérieuse ! », rit-elle. © PAULINE BEUGNIES. LE REPORTAGE PHOTO A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DU FONDS POUR LE JOURNALISME EN COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE.

Hada « J'ai participé à toutes les manifs de la place Tahrir ! »

LE CAIRE DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Quand on la lance sur le sujet de la révolution, elle s'enflamme : « J'ai participé à toutes les manifestations de la Place Tahrir, depuis le premier jour ! J'ai vidé mon frigo pour apporter à manger aux manifestants ». Hada, 52 ans, défile fièrement la page du journal dans laquelle apparaît son nom. Avocate et mère de quatre filles, elle fait officiellement partie de Liberté et Justice, le parti des Frères musulmans, créé après la révolution en vue élections parlementaires. Militante de la première heure, elle a le profil d'une future candidate. « Cela ne dépend pas de moi. Je ferai ce que les Frères veulent que je fasse... »

Hada défend une seule ligne politique, une solution unique à tous les problèmes de l'Égypte : le retour aux fondements de l'Islam. « On s'est éloignés du Coran, c'est pour ça que tout va mal. Si on appliquait parfaitement les lois islamiques, le modèle de société serait parfait. Tout y est dit : la justice, la culture, l'économie. Il ne faut pas chercher de programme ailleurs ». Hada veut néanmoins rassurer : « On peut donner des conseils aux gens mais on ne peut jamais les obliger à faire quelque chose contre leur gré. On m'a demandé si on allait obliger à porter la burqa. Mais non, jamais ! D'ailleurs, ce n'est pas du tout pratiqué pour communiquer ». Les Soeurs musulmanes le martèlent sans arrêt : « Ne mettez pas tout le monde dans le même sac, les salafistes, les terroristes, les talibans, Al-Qaïda. En Occident, vous confondez trop facilement ». ■ C. Gr

« Les Frères musulmans, une famille »



ENTRETIEN

Elle s'appelle Iman, elle aussi. Elle a 22 ans, a campé avec ses amies sur la Place Tahrir pour dire non à Moubarak, et présente un programme télé destiné aux femmes sur une chaîne islamique.

Dans ton travail, te présentes-tu comme Soeur musulmane ?
Avant la révolution, c'était impossible. Mais maintenant, oui, j'en suis très fière. Comment es-tu entrée dans la confrérie ?
J'y suis depuis toute petite. Mon père était ikhwan (Frère musulman). Il a été emprisonné pendant huit ans pour cela. Pourtant, il ne faisait rien de mal. Tout ce qu'on veut, c'est créer une société respectueuse des uns et des autres.

Es-tu toujours d'accord avec les Frères musulmans ?
Non, il y a plein de choses que je n'aime pas chez eux, comme quand j'entends certains dire que les femmes ne peuvent pas faire de politique. Et quoi encore ! Mais pour moi, les Frères musulmans, c'est plus qu'une organisation, c'est comme une famille qu'on ne quitte pas au premier désaccord. Je préfère essayer de changer les choses de l'intérieur.
De quoi rêves-tu sur le plan professionnel ?
Je voudrais que, dans cinq ans, mon programme de télévision soit le meilleur du monde arabe. J'interrogerais des gens sur l'art, la politique, l'économie, comme le

fait Mona el-Shazy (journaliste égyptienne), mais en version voilée ! Dans ce milieu, beaucoup de gens perdent leur relation avec la religion, mais moi, je ne veux rien faire à moitié : ni travailler, ni rire avec mes amis, ni prier, ni m'habiller. Qui aimerais-tu interviewer ?
Recep Erdogan, Khaled Mechaal (leader politique du Hamas), Barack Obama. Et Hosni Moubarak en prison !
Et quel serait ton combat personnel ?
Mon premier objectif, c'est déjà d'être une bonne musulmane. Après, faire de l'Égypte un grand pays. Faire des enfants et bien les éduquer, dans le travail et la religion, pour que l'Égypte retrouve un jour cours avec un micro et parler devant des milliers de personnes. Il

Propos recueillis par CÉLINE GAUTIER, au Caire

Iman « On va rendre visite aux gens. On se bouge ! »

LE CAIRE DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Pendant des années, elle s'est cachée pour écosser ses petits pois. Sous Moubarak, cette mère de famille de 37 ans était obligée de fermer la porte à clé pour préparer des repas pour les déshérités du Caire. Tout ce qui émanait des Frères musulmans, estimés à plusieurs millions en Égypte, était interdit. Même les œuvres sociales de distribution de nourriture ou d'alphabetisation menées par les femmes. « Il y avait une pression folle du gouvernement pour que nous fermions notre projet. Alors, on divisait le travail, pour être moins repérables ».

Depuis le départ du raïs, Iman savoure sa liberté. C'est avec fierté qu'elle nous accueille dans son salon, où l'effigie du jeu vidéo Mario Boss côtoie les sourates du Coran et où, depuis tant d'années, elle lutte, à son petit niveau, contre la pauvreté.

Au fond de la pièce, le fils d'Iman ricane. Depuis des mois, il regarde en boucle les vidéos montrant Moubarak caricaturé en Vache qui rit. Esraa, sa sœur, se tremousse sur les musiques révolutionnaires. A dix ans, elle peut encore se permettre quelques extravagances : du maquillage, des vêtements moulants, des danses lascives. Assises au pied des canapés, des voisines pélelent des montgolfières d'ail et de carottes. Une jeune fille fait la vaisselle dans la salle de bain. Iman règne en maître sur cet univers fébrile de femmes et d'enfants, de casseroles fumantes et de chants de Tahrir. Son mari, menuisier, est lui aussi ikhwan (littéralement « frère », le nom donné aux Frères musulmans, hommes et femmes). La présence de visiteuses oblige cet homme pieu à rester enfermé dans sa chambre étouffante pour la moitié de la journée. Mais personne ne semble s'en soucier.

Iman enfle un abaya, un long manteau, sur sa robe austère, ajuste son hijab, le voi-

lue islamique, et réquisitionne son fils pour porter les kilos de pâte d'ail, de poulet mariné et de riz parfumé qu'on vient de préparer. Le taxi roule jusqu'au pied d'un mur de poubelles. C'est l'entrée de Hagana, un ashwaïyeh, un quartier informel qui n'est en fait rien d'autre qu'un bidonville en plein cœur du Caire. Iman avance d'un pas assuré dans les petites ruelles en terre, son grand portefeuille à la main. Elle n'a pas peur. « Les gens m'aiment bien, grâce à Dieu ». Des gamins aux cheveux blonds par la malnutrition la saluent. Iman sait où elle va : chez les plus pauvres parmi les pauvres, qui ont autant besoin de ses repas préparés que de son soutien moral.

Une femme l'interroge : « Mon mari m'a quittée. Que dois-je faire ? » Une famille lui demande d'arbitrer un conflit. « Certains savent que je suis ikhwan mais pas tous ». On la sollicite car elle connaît les fondements de la religion, qu'elle a étudiés à l'université al-Azhar du Caire. « Du coup, je sais quelles sont les bonnes et les mauvaises attitudes ».

Seur Emmanuelle

Il n'y a pas de Seur Emmanuelle chez les Soeurs musulmanes. Mais, en revanche, elles sont une armée de femmes de l'ombre - nul ne sait leur nombre exact - qui, comme Iman, gèrent des micro-projets, très appréciés dans les quartiers populaires. « On se demande toujours pourquoi les gens aiment tant les Frères musulmans. Mais parce qu'on travaille, qu'on se bouge ! Nous, on va rendre visite aux gens, chez eux, alors que ceux au pouvoir restent assis, les pieds sur la table ». La confrérie encourage ces projets sociaux, pilier de sa popularité. « Je ne pourrais pas faire cela toute seule. Les Frères musulmans m'offrent une structure, un réseau, un encadrement. Grâce à ce travail social, je vis plus en paix dans mon cœur. C'est important pour le jour du Jugement ». ■ CÉLINE GAUTIER

Rofaida « Les ikhwans sont modérés et tolérants »

ALEXANDRIE DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

A 24 ans, cette étudiante en hébreu de l'université d'Alexandrie est une femme de convictions, qui sait où elle va. Elle voudrait être professeur d'université et mère de famille. Et, dans l'immédiat, continuer à s'élever spirituellement grâce aux Frères musulmans. Rofaida est leader d'un groupe de filles ikhwans (Soeurs musulmanes).

Elles sont environ 130 dans toute la faculté des Sciences humaines, un peu moins que les garçons. « Nous organisons des activités comme d'autres cercles d'étudiants, par exemple des cours de secourisme ou un système de soutien scolaire pour les étudiants en difficulté. Mais, en plus, nous avons des discussions religieuses, des débats, des exposés. Nous étudions la politique, la culture, l'économie, pour devenir exemplaires ».

Rofaida et ses amies ne veulent pas ressembler à leurs mères. Plus pieuses, mais aussi plus instruites qu'elles, elles veulent travailler, réfléchir, avoir une vie sociale. Et profiter de cette ère nouvelle qui s'ouvre en Égypte. « Avec la chute de Moubarak, notre travail est plus facile. On peut enfin librement louer une salle de cours avec un micro et parler devant des milliers de personnes. Il

y a maintenant un grand respect pour les ikhwans. Ce que j'aime chez eux, c'est qu'ils sont modérés et tolérants. Ils apportent la religion en douceur alors que les salafistes essaient de le faire par la force, d'une manière extrême ».

Mythique Alexandrie

Le campus de la mythique Alexandrie est un exemple vivant de l'islamisation de la société égyptienne. Là où on se tournait volontiers vers l'Occident il y a 20 ans, on cherche aujourd'hui à revenir aux fondements de l'Islam, parfois de manière radicale. Dans cette quête, très palpable chez les jeunes, les Frères musulmans apparaissent comme les garants d'un ordre moral qui s'est perdu au fil du temps.

« Nous avons par exemple organisé une campagne d'informations sur la manière de porter correctement le hijab (voile). Car, si une fille veut le porter, il faut qu'elle le fasse de la façon que nous a enseignée notre Dieu ». Autrement dit : toutes ces coquettes en slims et petits foulards roses ne sont pas sur la bonne voie... Certaines Soeurs musulmanes, comme Asmaa, 19 ans, portent même le niqab, ce voile intégral qui ne laisse voir que les yeux. Elle a fait ce choix à l'âge de 14 ans, pour qu'on la juge « sur ce qu'il y a à l'intérieur et non sur

son apparence ». Elle insiste sur le fait qu'il s'agit d'un choix personnel, dont elle est très fière. ■ C.Gr

Etats-Unis / Mobilisation des républicains
Un round d'observation tout en coups bas



ROMNEY, Bachmann, Pawlenty : trois des huit candidats républicains en lice pour les primaires du parti. Mais tout le monde ne s'est pas encore déclaré. © CHARLIE NEIBERGALL/AP.

NEW YORK DE NOTRE ENVOYÉ PERMANENT

Les candidats républicains aux prochaines élections ont de la colère en réserve. Pour l'une de leurs premières grandes confrontations, les huit prétendants déclarés à la présidence des États-Unis se sont jetés à la gorge l'un de l'autre. La course dans le camp républicain a rarement été aussi indécise et ouverte.

Il y a un moment déjà que l'agressivité verbale est devenue la règle entre démocrates et républicains. Mais elle n'était encore jamais apparue de manière aussi manifeste chez les républicains eux-mêmes. Cible principale de ces attaques : Michelle Bachmann, la nouvelle représentante en chef du Tea Party et du mouvement de contestation qui ébranle les institutions de Washington. Des attaques à ce point virulentes qu'elles suscitaient parfois un silence presque gêné de la part du public, réuni dans le hall de l'Université de l'Iowa.

C'est l'ancien gouverneur Tim Pawlenty, venant comme Bachmann du Minnesota, qui s'est montré le plus implacable. Accusant sa rivale de multiplier les « fausses déclarations », il s'en est pris à son bilan « inexistant ».

Un rôle d'héroïne pour Bachmann

Mais s'il risque à terme de décrédibiliser un peu sa candidature minée par une série de gaffes et de dérapages, ce rôle d'héroïne assise-gée n'était pas pour déplaire à Michelle Bachmann.

Une chose paraissait claire : la place que vient à occuper les rivaux républicains est très éloignée du centre de l'échiquier politique. Pawlenty, Bachmann, mais aussi les autres candidats comme l'ex-speaker de la Chambre des représentants Newt Gingrich ou Rick Santorum, ancien sénateur de Pennsylvanie, n'ont laissé aucune place à un éventuel compromis avec les démocrates, notamment sur les questions économiques. Même Jon Huntsman, l'ancien gouverneur de l'Utah qui a servi jusqu'à récemment comme ambassadeur de l'administration actuelle à Pékin, qualifiait l'ère Barack Obama d'« échec fondamental ».

Paradoxalement, les attaques qui fusaièrent ont laissé pratiquement indemne le favori actuel des républicains, Mitt Romney. Adoptant un

comportement « présidentiel », l'ancien gouverneur du Massachusetts semblait inatteignable au cours de cette première confrontation. Cela lui a laissé assez d'espace pour s'en prendre lui-même à Barack Obama de manière frontale. S'il avait été à la Maison-Blanche, a-t-il suggéré, il aurait opposé son veto présidentiel à l'accord budgétaire trouvé récemment au Congrès. Un accord qui, pourtant, a été dicté en grande partie par le camp républicain. « Je ne mange pas dans la gamelle du chien de Barack Obama », disait celui qui est par ailleurs accusé dans son propre camp de s'être montré trop « libéral » (à gauche) en dirigeant le Massachusetts.

Ce débat dans l'Iowa se déroulait deux jours avant que se tienne, à Ames, dans le même Etat, le traditionnel « Straw Poll » du camp républicain. Sondage grandeur nature, ce rituel n'a pas d'incidence concrète sur le déroulé des élections primaires. Mais il constitue une sorte de test qui permet souvent aux candidats d'évaluer le rapport de forces et, éventuellement, de considérer si la course électorale vaut vraiment la peine d'être menée. Cette année, alors que le tableau républicain apparaît déjà saturé par la présence de huit candidats, deux autres personnalités restent encore en embuscade, prêtes à ajouter leur nom : l'ancien gouverneur du Texas Rick Perry et la reine détronée du Tea Party Sarah Palin. ■ LUIS LEMA

ET DU CÔTÉ D'OBAMA...

« Une foule en or ! » Ignorant ses adversaires républicains, Barack Obama s'est envolé pour New York jeudi soir pour participer à une collecte de fonds en présence de nombreuses vedettes qui pourront rapporter à sa campagne 2012 quelque 2,3 millions de dollars. « C'est une foule en or ! », a plaisanté Obama devant le groupe de 50 personnes - chacune ayant payé 35.800 dollars pour avoir le privilège de partager la soirée avec lui. Le président s'est affiché aux côtés de l'actrice Gwyneth Paltrow, de la rédactrice en chef du magazine Vogue Anna Wintour ou encore de la diva du R&B Alicia Keys. « Ce qui est remarquable à observer hors de Washington c'est l'enthousiasme, l'énergie, l'espoir et la décence du peuple américain », a-t-il lancé. (afp)

URGENCE EN SOMALIE. AIDEZ-NOUS !

Des milliers de Somaliens doivent faire face à la sécheresse et à un conflit qui perdure. Les populations souffrent de malnutrition et de maladies potentiellement mortelles comme le choléra ou la rougeole. Présentes sur place, les équipes MSF se chargent du volet alimentaire, des soins médicaux et de la vaccination. Les besoins sont énormes ! Seuls vos dons nous permettent d'agir efficacement !

Avec 57€, MSF peut déjà traiter 3 enfants sévèrement mal nourris.



Merci de votre don sur le compte BE73 0000 0000 6060

Mention "Fonds d'Urgence"

Attestation fiscale à partir de 40€



Au cœur de la place Tahrir

LA PHOTOGRAPHE BELGE

Pauline Beugnies a vécu la révolution égyptienne au plus près de l'action.

Il y a tout juste un an, le 11 février 2011, le président égyptien Hosni Moubarak quittait le pouvoir après trente années de règne. Durant les longues journées qui ont précédé la chute du Raïs, et jusqu'à la tenue des premières élections législatives libres, Pauline Beugnies était au cœur de l'action avec son appareil photo. Pas facile pour une femme, photographe en plus. Et ce d'autant plus que certains journalistes ont été tabassés, arrêtés, d'autres carrément agressés et même, pour certaines, violés.

Pressentant la montée d'une révolte, Pauline Beugnies est arrivée en Egypte en novembre 2010. « J'ai commencé à suivre de jeunes activistes partant d'un simple constat : non, tous les jeunes Egyptiens ne sont pas endormis et sans perspectives, certains se battent pour de grandes idées, pour la liberté et la justice dans leur pays, explique Pauline. Gigi, Cheima, Ahmed,

Khaled, Mohamed et les autres se sont mis sérieusement à rêver d'une révolution suivant l'exemple tunisien. Le 25 janvier, ils ont à leur tour soulevé la rue et entraîné dans leur combat pour la chute d'un régime pourri, une grande partie de la population. Ils ont relevé un défi immense. Ils se battent encore aujourd'hui, contre le Conseil suprême des forces armées qui dirige toujours le pays, contre les abus, les tortures, l'oppression et les fraudes. Ces images sont un hommage à leur courage, leur détermination, leur idéalisme, leur énergie positive et leur espoir qui me sauve si souvent de la déprime. » ■ Ph.Db.

Réalisé avec l'appui du Fonds pour le journalisme

lesoir.be

Le portfolio complet de Pauline Beugnies est en ligne sur notre site à l'adresse : <http://portfolio.lesoir.be/main.php>



UNE JEUNE FEMME (photo du haut) encourage la foule à défier la police au lendemain de la première manifestation de la révolution. Mona et ses amis (à g.) regardent une vidéo de Tamer Hosny, star de la musique égyptienne. Scène de liesse (à dr.) dans les rues du Caire après l'annonce du départ de Moubarak. © PAULINE BEUGNIES.

18570140

CIRQUE DU SOLEIL.

ALEGRÍA

DIRECTED BY FRANCO DRAGONE

BRUSSELS EXPO du 28/03 au 1/04
0900 84 300 & WWW.SHERPA.BE
WWW.CIRQUEDUSOLEIL.COM

Photo: Al Seib Costume: Dominique Lemieux © 2001 Cirque du Soleil

OFFICIAL SPONSORS

MEDIA PARTNERS

Gehad récite une sourate du Coran lors d'une excursion entre amies. Pour ces jeunes filles, la confrérie des Frères musulmans fait un peu office de mouvement de jeunesse et de cercle d'étudiants.



Moment de prière pour les Sœurs musulmanes de l'Université d'Alexandrie. En bleu-gris, au centre, Rofaida, la leader du groupe.

ÉGYPTTE

LA RÉVOLTE DES SŒURS MUSULMANES

Elles sont jeunes, cultivées et connectées. Elles ont manifesté place Tahrir pour le départ de Moubarak. Pour les filles de la confrérie des Frères musulmans, **l'avenir de l'Égypte passe maintenant par l'islamisme**. Rencontre avec cette autre « génération Facebook ».

Janvier, c'était le mois des premières fois. Sara (18 ans), Gehad (18 ans) et Iman (22 ans) ont « fait » Tahrir, la révolte égyptienne qui a conduit à la chute de Moubarak. Jamais les trois amies de Nasr City, au nord du Caire, n'auraient imaginé cela. Assiéger une place, dormir dans un lieu public, se retrouver coude à coude avec des hommes. Et même élever la voix. C'est une révolution. « Au départ, les Frères avaient dit que nous ne pouvions pas crier les slogans. Mais on s'est révoltées et on a chanté avec eux. » Sara est une rebelle, dit sa mère. À 11 ans, elle a exigé de ses parents de pouvoir porter un hijab (voile islamique) et un abaya (long manteau couvrant) pour aller à l'école. Derrière cette tenue austère, un esprit bouillonne d'intelligence et de colère. « Qu'on ne me dise pas que le rôle d'une femme est à la maison ! » Assise au pied du canapé, Reda, sa mère, lève les yeux au ciel. Les jeunes ne peuvent-ils pas comprendre qu'un changement des mentalités ne s'obtient pas en une saison de manifestations ? Sara n'a

que 18 ans. Dans un anglais impeccable, la jeune fille raconte sa récente rencontre avec Khaled Mechaal. Ses yeux brillent. Elle l'a vu de tout près. Elle lui a même parlé ! « C'était le plus beau jour de ma vie ! » dit-elle comme une ado qui aurait croisé le regard de Justin Bieber. Mais son idole à elle n'est pas un chanteur à minettes. C'est le leader du Hamas.

« Mon pays, je l'aime, mon pays », chante le répondeur de l'imam. Assise sur le lit de son amie Gehad, la jeune fille consulte sa page Facebook (2518 friends), rigole de cette photo où elles font semblant de s'embrasser et visionne sa dernière émission télé. « Ça ne va pas. J'ai l'air beaucoup trop gentille, là ! » Depuis quelques mois, Iman présente un programme destiné aux femmes, qui aborde des questions de relations, de santé ou de développement personnel. Avec son sourire enjôleur et son esprit vif, elle rêve de devenir, d'ici cinq ans, l'Oprah Winfrey du monde arabe. Ou plu-



Iman et Gehad, Facebook addicts.

Pauline Beugnies



En haut, sur un campus, une campagne des Sœurs musulmanes pour le port correct du hijab, qui doit couvrir complètement le cou et la poitrine. En bas, Iman, qui rêve de devenir une grande présentatrice télé, en hijab et sans maquillage.



LES SOEURS MUSULMANES

« On n'imposera jamais rien aux autres. Mais grâce à notre connaissance de la religion, on peut les conseiller »

Gehad rêve de se marier, au plus vite, et d'avoir douze enfants. Elle connaît un garçon, à qui elle n'a jamais adressé la parole, qui conviendrait sans doute parfaitement. Iman fait des petits battements d'ailes d'excitation, en pensant au futur mariage de son amie. Si le jeune homme est un garçon bien, il appellera bientôt le père de Gehad, qui en parlera à la mère et pourrait convenir d'une invitation. Dans le salon d'apparat, les deux jeunes gens se retrouveraient assis face à face pour un premier échange, au milieu des parents. « Ça ne veut pas dire que je dois l'épouser ! » Gehad insiste sur l'ouverture d'esprit de sa famille. « S'il ne me plaît pas, on en reste là. » Et si le courant passe, le garçon pourrait demander l'autorisation d'envoyer des sms ou d'appeler la jeune fille. L'important, pour Gehad, est qu'il soit un minimum religieux – ça va de soi – et respectueux de ses envies : travailler à l'extérieur, militer, voyager...

« Apprenez des choses de nous et non sur nous. » C'est, en substance, le message que les Frères musulmans tentent aujourd'hui de faire passer dans la société égyptienne, affiches à l'appui, et à l'étranger. Longtemps diabolisés, les islamistes veulent la fin des amalgames. « Ce n'est pas juste de mettre tout le monde dans le même sac : les talibans, Al-Qaida, les salafistes, les terroristes, les islamistes... » Reda a longtemps souffert de l'incompréhension de son entourage. « Mes parents n'étaient pas du tout religieux. Je ne portais pas le voile en arrivant à l'université. Puis, j'ai rencontré les Frères musulmans et j'ai commencé à porter le niqab. Ça a duré dix ans. En me voyant, mon père m'a dit : fais ce que tu veux, mais tiens-toi loin de moi. »

Les campus universitaires sont des lieux de propagande habituels des Frères musulmans, où ils font office de mouvement de jeunesse et de cercle d'étudiants. À Alexandrie, « où l'amour danse avec la nuit », chantait Claude François, la religion flirte aujourd'hui avec le fanatisme. Essentiellement chez les jeunes. Devant les facultés de sciences humaines, on ne croise plus une fille en jupe, comme il y a dix ou vingt ans. C'est la mode des petits voiles roses et des slims. Rofaida, 24 ans, étudiante en hébreu, est la leader d'un groupe de filles ikhwans. Comme toutes les Sœurs musulmanes, elle porte un sévère abaya, qui dissimule tout ce que son hijab et sa robe longue ne cachaient déjà. « On a fait une campagne sur la manière de porter le hijab. Parce que si une fille veut le porter, il faut le porter de la façon que notre Dieu a voulu. On n'imposera jamais rien aux autres. Mais grâce à notre connaissance de la religion, nous pouvons conseiller les autres sur la manière de s'habiller, de prier, de parler à un homme, etc. »

Pauline Beugnies



Iman, une mère de famille au cœur charitable, prépare des repas pour les plus démunis. La branche féminine des Frères musulmans gère de nombreuses

LES SOEURS MUSULMANES

« On se demande toujours pourquoi les gens aiment tant les Frères musulmans. Mais parce qu'on travaille, qu'on se bouge ! »

Rofaida ne baisse jamais les yeux. Elle vous regarde avec l'assurance d'une personne qui a des convictions mûrement réfléchies, et qui assume ses choix. La confrérie encourage ses meilleures recrues à étudier l'islam en profondeur et à mener des initiatives pour le bien de la communauté : service de cours particuliers pour les étudiants moins favorisés, organisation d'un service de transports en commun, mais aussi conférences sur la religion, les bonnes manières, l'ordre moral... « Mon djihad personnel, c'est de combattre l'injustice, dit Rofaida. Je fais partie d'un groupe qui me permet de m'élever, qui me porte, qui m'aide à avancer sur le droit chemin. Car tout seul, on ne peut rien. » Est-ce la foi qui donne à ces jeunes filles une telle force intérieure ? La mère de Gehad le disait. « En Occident, vous avez tout : la liberté, la justice, la paix, mais vous n'avez pas cette tranquillité d'esprit que nous avons dans l'islam. »

Dans le groupe, Asmaa a endossé le niqab, qui couvre tout son visage à l'exception des yeux. « Personne ne m'oblige à le faire. Je le fais pour que mon Dieu m'aime, pour m'élever spirituellement et pour qu'on ne me juge pas sur mon apparence mais seulement sur ce que je suis à l'intérieur. » À 19 ans, elle pense déjà au jour du Jugement, celui où ses efforts seront récompensés. Derrière nous, elles sont des dizaines comme elle, fantômes noirs de la tête aux pieds. « Ne confondez pas. Ces filles-là portent le niqab à la saoudienne. Ce sont des salafistes, pas des Sœurs musulmanes. » L'islamisme, qui gagne massivement la société égyptienne, revêt en effet des contours différents. Les salafistes prônent un puritanisme islamiste et l'avènement d'une société sous contrôle religieux. Les Frères musulmans, à l'inverse, multiplient les déclarations rassurantes quant à leurs intentions démocratiques et leur respect de la séparation des pouvoirs. Après la révolution, ils ont créé un parti, Liberté et Justice, qui pourrait bien remporter les élections parlementaires de septembre, si celles-ci sont maintenues. Doit-on s'en effrayer ?

Du haut de ses 80 ans, la mère de toutes les féministes égyptiennes, Nawal el-Saadawi, ne sait plus à quel saint se vouer. La mamy des révolutionnaires a battu le pavé de Tahrir pendant toute une révolution. Elle a rencontré des jeunes ikhwans, en

pleine opération de charme. « Il y a une grande différence entre eux et les leaders du mouvement. Les jeunes Frères musulmans que j'ai rencontrés sont des progressistes. Ils veulent un État laïc. Moi, je suis contre tous les États religieux. » Rassurée, la veille dame ne veut pourtant pas admettre la popularité croissante des ikhwans. « Non, non, ils ne deviennent pas plus populaires ! C'est tout le contraire ! Nous ne voulons pas que la révolution soit récupérée par les Frères, ni par les États-Unis, ni par Israël, ni par les pro-Moubarak qui sévissent encore. »

Et pourtant, nul ne peut ignorer cette phrase qu'on entend dans les quartiers pauvres de toute l'Égypte : « Au moins, les Frères, eux, font quelque chose pour nous. » Dans une société gangrénée par la corruption et les dysfonctionnements, la branche féminine des ikhwans, avec ses cours d'alphabétisation, ses cantines populaires et ses distributions de vêtements, a pallié les manques les plus criants. Quand le pain est venu à manquer, elles en ont distribué. Plusieurs fois par semaine, Iman, mère de quatre enfants, a transformé discrètement son salon en cuisine industrielle pour y préparer des petits plats pour les pauvres. « On se demande toujours pourquoi les gens aiment tant les Frères musulmans. Mais parce qu'on travaille, qu'on se bouge ! Nous, on va rendre visite aux gens, chez eux, alors que ceux au pouvoir restent assis, les pieds sur la table. » Jeunes militantes, dames patronnesses, candidates politiques ou conseillères en bonnes manières : l'islamisme est loin de n'être qu'une affaire d'hommes dans cette Égypte qui se cherche. Et qui a encore tant de révolutions à mener.

CÉLINE GAUTIER

Le reportage photo de Pauline Beugnies a été réalisé avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française de Belgique.



Pauline Beugnies